

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Rédigé, imprimé et publié par N. AUBIN, à sa résidence, rue S. Valier, No. 59.



Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. II.)

QUEBEC, 9 JUILLET 1839,

(N^o 5.)

D'UN PHILOSOPHE QUI TISONNE, D'UNE FEMME VERTUEUSE QUI SE QUERELLE AVEC SON MARI, ET D'UN HOMME QUI TOMBE PAR LA CHEMINÉE.

Qu'est-cè que la campagne? — La campagne vous dira un Parisien, qui jamais n'est sorti de la banlieue, c'est une ville dont les maisons sont un peu plus distantes les unes des autres que celles de la capitale; on y trouve des châteaux, des maisons, des guinguettes, des beefstecks aux pommes de terre, du vin à bon marché, et des concôus à volonté, c'est-à-dire à la volonté des conducteurs. Je ne parle pas des mouchards ni des gendarmes: cette espèce-là ressemble aux champignons: elle viendrait sur la pointe d'une aiguille.

Voilà ce que vous répondra le Parisien, être dégénéré qui ne se représente la belle nature que sous la forme d'un gigot de mouton ou d'une omelette soufflée. Ce n'est pas autrement qu'il entend l'agriculture. "J'aime la campagne, s'écrie-t-il, j'adore la campagne, je raffole de la campagne. On s'y amuse, on y rit, on y danse, on y boit, on y mange." Imbécile!... comme si la campagne était faite pour qu'on y bât et qu'on y mangât!... Non, tout homme véritablement organisé pour comprendre la nature, ne doit ni manger ni boire, une fois qu'il a dépassé la barrière.

Oh! que je suis loin de leur ressembler; j'aime l'été, j'aime l'hiver, j'aime toutes les saisons. En été on boit de l'eau à la glace et en hiver on tisonne son feu.

Eh bien! c'est déjà ce qui m'arrive puisque cette année il a plu aux fiseurs de l'almanach de marquer de la pluie et du froid pour les quatre saisons. Oui, je tisonne le soir, et j'ai une voisine, femme éminemment vertueuse qui rougit quand

on la regarde, baisse les yeux en passant dans la rue, assiste tous les jours à quatre messes, petites, grandes et moyennes ; et, au retour, se querelle avec son mari. Oh ! que je le hais, ce mari ! jaloux comme un pacha. Lorsqu'il souhaite le bonjour à sa femme, ce qui ne lui arrive pas tous les jours, il a l'air de crier au feu. Oh ! que si j'eusse reçu, par-devant notaire et clergé, un pareil trésor de grâces et de vertus... Mais qu'entends-je?... Justement, c'est lui qui rentre. Oui, la porte de la rue se referme... C'est singulier... comme il a le pas leste aujourd'hui ! Bien !... le voilà chez lui maintenant... Oh ! la charmante petite femme ! qu'elle doit être contente, si j'en juge par le tapage des chaises qu'elle renverse dans sa précipitation !... Ces démonstrations de joie me font mal !... N'importe, écoutons : le tuyau de ma cheminée est un excellent cornet acoustique, attendu qu'il communique avec celui de ma voisine. D'ailleurs, la première qualité d'un philosophe doit être l'observation. Voilà qui est fort extraordinaire, ils ne disent pas un mot... à moins qu'ils ne parlent bas, ce qui le serait bien davantage, surtout de la part du mari. Et bien !... qu'est-ce encore ? on frappe en bas. Et puis, cette fois, un pied lourd, qu'il me semble reconnaître, fait retentir l'escalier à longs intervalles. Ah ! parbleu !... celui-ci n'est point aussi pressé que l'autre... Où va-t-il ? Pourquoi frappe-t-il à la porte de ma voisine ? Pan ! pan ! pan !... Vraiment il n'y va pas de main morte ! Il n'y a qu'un mari ou un créancier qui puisse se permettre... Serait-ce le mari ? Oh ! non... le mari est rentré déjà... c'est donc un créancier ?... peut-être... Écoutez encore... Peste soit des chaises !... les voilà qui se bousculent de plus belle. On dirait même que les tables se mettent de la partie... Ah ! enfin, les voici qui se parlent !... Oui... à travers tout ce tapage, je distingue parfaitement une petite voix et une grosse... La petite semble se plaindre, et la grosse se fâcher... Oh ! Dieu !... le monsieur... on dirait maintenant qu'il la bat... Si j'en étais sûr ! Aye ! aye !... Diable de suite !... j'en ai plein les yeux !... Quel est donc l'impertinent qui se mêle de ramoner ma cheminée, à cette heure, et sans m'en avoir prévenu ?... O ciel !... quelle étrange événement ! ! une masse de je ne sais quoi vient de tomber dans le foyer... les tisons volent en éclats, et, dans ma surprise, j'ai renversé ma lampe. Que le tonnerre !... Répondez, qui êtes-vous, masse de je ne sais quoi, qui courez de la sorte à travers ma chambre ?... Répondez !... Mais que dis-je ?... elle n'y est plus... ma porte est à présent toute grande ouverte... et celle de la rue se referme avec violence... Me voilà seul... Ouf !... que d'émotions coup sur coup ! Reprenons ma bergère... et devinons un peu... Quelle était cette masse ?... cela ressemblait à un homme plus qu'à toute autre chose. Et cet homme, quel était-il ?... Le mari ?... Non, je l'entends là-haut qui continue de gronder. Un créancier ?... Pas davantage ; je connais des débiteurs capables de faire passer leurs créanciers par la fenêtre, mais par la cheminée ?... Allons donc ! ce serait impossible. Il faudrait que ces derniers consentissent à ce singulier compte. Qu'était-ce donc ?... une vision peut-être... et j'aurai eu le capchemar ; mais non, non... toujours non. Je suis éveillé, très-bien éveillé... Puisse le lecteur en dire autant !

Le *Mercury* s'est échiné dernièrement, et a, bien plus encore, échiné ses lecteurs à propos des *croix* des pauvres ex-syndics des pauvres ex-écoles. Il serait beaucoup mieux ce me semble de s'occuper un peu de la terrible *croix* que lui prépare en Angleterre son très-haut et très-noble patron, Lord Durham. En effet, que deviendront l'imprimerie de la Reine et le *Mercury* et la *Gazette Officielle* et les

petits-revenants-bons, etc. si les Provinces sont unies ? Dans ce cas le siège du gouvernement serait enlevé de Québec et avec lui les beaux, les nobles, les sonnans les gras écus ! Il ne resterait au Mércure que son caractère vieux, usé, rouillé, rompu et noirci par les nombreux services qu'il a rendus au gouvernement et surtout à cet ingrat de Lord Durham.

Important



is Fric,

IS Glorieuses nouvelles. — Le 4 Juillet à Québec. — Grande révolution. — Prise de la citadelle. — Massacre horrible. — Le fleuve en feu et la ville en sang. — Victoire. — Heureux retour à l'ordre. — Etc. etc. etc. etc. etc. etc.

J'apprends que, comme on s'y attendait d'avance, le QUATRE DE JUILLET fut étonnement chaud à Québec. Le thermomètre y est monté à 80 degrés à l'ombre et les citoyens s'y sont révoltés contre le gouvernement qu'ils ont renversé après un combat sanguinaire. Mais procédons plus catégoriquement. Dès le point du jour une effervescence considérable se fit remarquer dans les rues et surtout dans les faubourgs. Des hommes armés se répandirent dans tous les quartiers et y excitaient de toutes parts au mépris des autorités établies. Vers les huit heures du matin des barricades s'édifièrent spontanément sur tous les points aboutissant aux postes militaires et le lugubre tocsin d'alarme se fit entendre de tous côtés. Le signal de la rébellion était donné ; les chants républicains retentirent à la fois de toutes parts. La troupe régulière commença bientôt à s'ébranler et des partis de volontaires se formèrent rapidement en ordre de combat ; mais tous les moyens de protection purent devoir échouer devant la supériorité du nombre. Malgré la fusillade incessante et le grondement rapide du canon, à chaque instant la somme des révoltés s'augmentait de petites escouades arrivant des campagnes environnantes ; enfin, bref, vers les midi le siège de la citadelle était établi en règle. Les assiégeans, armés de perches, d'épingles, de fourchettes et de couteaux démolissaient les murs à qui mieux mieux et, après avoir vaillamment repoussé le choc d'une sortie, firent un vigoureux assaut à la suite duquel ils entrèrent victorieux dans la citadelle dont ils passèrent tous les soldats au fil du bâton. Des scènes de carnage non moins affreuses se passaient dans la ville et dans les faubourgs. Un parti considérable de loyaux d'un côté et un autre de rebelles se rencontrèrent sur la place du marché, combattirent avec tant d'acharnement et s'entre-dévorèrent si bien qu'il ne resta sur le champ de bataille que des canifs et des talons de bottes. Cependant

Vers les midi un petit corps de patriotes voyant que les vaisseaux du port se disposaient à sympathiser avec leurs ennemis usèrent d'un stratagème physico-chimique pour les détruire. Ils défoncèrent tous les magasins qui contenaient de l'essence de térébenthine et la précipitèrent dans le fleuve. Cette liqueur, plus légère que l'eau, surnagea et ne tarda pas à s'étendre sur toute la surface du fleuve. Alors on y mit le feu et et la flamme, qui circulait avec la rapidité de l'éclair, embrasa et réduisit bientôt en cendres les navires et leurs équipages. C'était un spectacle horriblement magnifique. L'incendie du fleuve ne fut arrêté que par les flots de sang qui descendirent de la ville par mille canaux. Peu à peu le tintamarre du combat s'apaisa et fit place aux chants d'allégresse des vainqueurs. L'ordre se rétablit bientôt et une illumination générale annonçait au

pays la victoire et le retour de la paix. Un gouvernement provisoire fut immédiatement formé, en sorte qu'il n'y eut presque pas d'interruption aux affaires publiques. L'empressement avec lequel nous voulons faire parvenir à nos lecteurs éloignés la nouvelle de cette grande journée nous empêche d'entrer dans de plus grands détails ; notre prochain numéro en sera plus particulièrement orné.



chers lecteurs, supposez que nous n'avons rien dit.

Nous arrêtons la presse pour ajouter qu'un de nos amis qui revient de la ville nous annonce que le rapport ci-dessus est exagéré ; que même il est entièrement faux ; mais que sans les sages précautions de la police qui parait toute la journée dans les rues et qui le soir fit doubler partout la garde, fermer les portes, ce qu'il contient par-tout tellement les mécontents que pas un n'osa montrer le nez. Ainsi,

MON VOYAGE A LA LUNE.

JOUR I.



Voilà long-temps que j'aurais voulu vous entretenir de l'évènement miraculeux dont je fus le héros et dont il s'est bien peu fallu que vous soyez les innocentes victimes, innocents lecteurs ; mais j'en fus empêché par des objets plus pressants. Je veux parler de mon fameux voyage à la lune. Je n'entrerai point dans de minutieux détails sur les étonnants moyens de locomotion par lesquels je parvins à l'astre resplendissant des nuits. Il me faudrait pour cela vous fatiguer par un cours compliqué d'astronomie, de physique, de lunographie, de manège, de géométrie, d'algèbre, d'atmosphérométrie, d'amphibologie, et même il serait nécessaire que j'empruntasse de Mr. Laurin sa patience jobarde, (c'est-à-dire

de Job); son opiniâtreté asinatoire (du latin *d'asinus*) et de plus ses savantes dissertations sur l'alphabet et sur les comètes, choses que je ne ferai point par respect pour les moeurs.

D'ailleurs, je pense faire brève et ma découverte, qui est plutôt accidentelle que le résultat d'un calcul, vu que je pourrai la vendre à quelque tête couronnée, attendu que j'ai vu dans la lune des choses étonnantes touchant la science de juger, d'exploiter, de tondre, de piller, d'écorcher, de saigner, d'assommer c'est-à-dire de gouverner les peuples.

Je me contenterai donc de dire comment le hasard ou plutôt une heureuse inspiration me mit sur la voie de monter au Ciel. Il faut d'abord que j'annonce à mes braves amis que le gouverneur, selon le vœu exprimé dans mon second numéro me fit présent d'un de ses chevaux. Ce n'est point un arabe pur sang, ni un coureur de race anglaise; mais enfin c'est un cheval qui peut fort bien occuper une place entre Pégase et Rossinante. Vous allez croire que je mens; détrompez-vous. Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à notre cheval.

Aussitôt que mon présent fut remis à l'étable je me pris à l'examiner; je lui trouvai l'air sombre, taciturne, comme s'il avait été en proie à un accès de spleen; je pensai que c'était une habitude contractée avec son premier maître. Le premier essai que j'imaginai pour l'égayer fut de lui faire respirer une dose modérée de gaz hilarant. Bien m'en prit, comme vous allez voir.

Aussitôt qu'il y eut goûté, le gaillard commença par hennir en signe de réjouissance à la vue d'un homme de police qu'il prit d'abord pour un de ses amis, mais au nez duquel il ne tarda pas à lever ce que vous savez dès qu'il l'eut reconnu.

Malgré la joie que me causa cette expérience, je remarquai que Griffon (c'est le nom de mon quadrupède) semblait plus léger; son pied touchait à peine le sol; il paraissait vouloir s'envoler; ses narines lançaient des éclairs de vapeur et de feu qui lui donnaient un aspect tout-à-fait céleste, olympique; sa peau qui lui battait mélancoliquement les côtes commença à se roidir et à prendre une apparence diaphane et divine. J'attribuai ces étonnants effets au gaz dont il n'avait cependant pris qu'un faible volume. Je résolus d'en essayer davantage, pensant qu'il ne serait pas impossible d'obtenir par ce moyen des résultats surprenants et même de voyager au milieu des airs. En effet, après avoir administré à mon chien, à mon cher Griffon et à moi-même une copieuse dose de gaz enivrant mélangé d'une portion notable de gaz hydrogène ou air follet, j'enfourchai mon noble coursier et nous voilà partis!

Je n'essaierai pas de vous peindre les étonnantes sensations qui me vinrent assaillir lorsqu'an lieu de parcourir la route ordinaire mon chien, mon cheval et moi fûmes enlevés par une force magique et avec une rapidité indéfinissable à une prodigieuse élévation. J'avais à peine repris mon sang-froid lorsque, voulant jeter un regard au-dessous de moi, j'aperçus au milieu du néant la terre qui tournait et s'agitait comme si elle était quelque chose de bien important dans l'immensité. Ce n'est qu'au moyen de mon imperturbable philosophie que je pus faire alors les réflexions suivantes:— C'est donc sur ce point à peine visible, m'écriai-je, que cette espèce d'insecte remuant, orgueilleux, qu'on appelle homme, se meut par millions imperceptibles et se croit une image de l'auteur de toutes choses! C'est donc là que ce fragile atome s'imagne que tout ce qui l'entoure fut créé pour lui plaire! C'est donc là que quelques uns de ces vermineux se querellent, se dévorent, s'affament mutuellement

pour prolonger de quelques secondes, à l'horloge de l'éternité, leur vile existence ! C'est donc là mais que dis-je ? je ne vois plus rien En effet chers lecteurs je ne vis plus rien qu'un espace immense parsemé d'étoiles dont la vacillante lumière ne faisait apercevoir de tems à autre mon brave Griffon qui nageait dans le néant et mon bon chien qui sautillait au devant de vous en exprimant par mille gracieuses contorsions la joie qu'il ressentait d'avoir quitté un monde aussi pervers, où la fidèle et vaillante race canine a pour terribles ennemis les magistrats de Québec.

Nous montions toujours. J'en étais effrayé. Mettez vous à ma place, sympathisantes lectrices, et vous concevrez qu'il n'était pas bien rassurant pour moi, d'errer ainsi à l'aventure avec tant de rapidité, justement comme une comète, exposé, à chaque instant à me cogner le front contre quelque étoile qu'on aurait oublié de mentionner dans la Géographie "à l'usage des écoles." J'allais me livrer à mille terreurs lorsque j'aperçus tout-à coup au-dessus de ma tête un immense globe illuminé. Mon griffon qui parut le voir en même tems que moi y dirigea immédiatement sa course, ou plutôt son vol, ou mieux encore son ascension. Nous en approchions avec une vélocité qui ressemblait à une chute ; j'en perdais la respiration, j'avais peine à former quelques idées ; je me souviens seulement que chien, cheval et cavalier éprouvâmes soudain un choc violent à la suite duquel nous perdîmes connaissance. Quand je revins à moi je me vis couché dans un moelleux gazon entouré d'êtres singuliers qui parlaient le langage naturel en sorte que je le compris tout d'abord sans avoir besoin de l'étudier.

Ils ne me parurent pas fort différents des habitans de la terre si ce n'est qu'ils avaient la peau verte les cheveux blancs et les yeux rouges ; aussi se prirent-ils à rire comme des démons au sabbat à la vue de mes yeux bleus et de ma peau blanche ; ce qui me prouva que les gens de la lune ne sont pas plus polis que ceux de la terre qui se moquent de tout ce qui n'est pas fait d'après leur modèle, et que la beauté n'est qu'une affaire de convention et de fantaisie. Toujours, soit hospitalité, soit curiosité, ils me montraient beaucoup de complaisance et soignèrent avec la plus grande habileté les horribles contusions dont j'étais couvert ; j'en fus presque immédiatement guéri ; ce qui m'indiqua qu'il n'y avait pas de médecins parmi eux.

J'étais encore couché dans l'herbe, auprès d'un ruisseau limpide qui sortait d'un bocage touffu et qui roulait du lait bouillant et sucré où nageaient des poissons tout cuits, lorsque peu à peu mes bons hôtes me quittèrent, pensant que j'avais besoin de repos ; ils laissèrent auprès de moi, sans doute en qualité de garde-malade, une jeune nymphe de la lune, laide à faire cabrer un cheval de porteur d'eau. Je crus néanmoins qu'il était de mon devoir de lui tenir quelques galants propos : O ! beauté incomparable ! m'écriai-je, vos cheveux effacent la blancheur de la neige ; vos yeux rouges comme le sang, votre peau devant laquelle pâlissent les feuilles des forêts, vos dents si noires et si pointues, votre esprit, vos grâces, tout chez vous me ravit et me désespère à la fois, etc. etc. Enfin je lui dis tout ce qu'on dit à tort et à travers en pareil cas, et je pus voir que le sexe de la lune a de grands rapports avec nos nymphes terrestres, car elle prit toutes mes paroles pour de justes éloges ; les accueillit en souriant, en minaudant et parut enchantée de mon esprit ; elle m'offrit dans des vases de cristal, toutes sortes, de douceurs et de friandises qui me parurent délectables, vu que le grand air m'avait donné de l'appétit.

Après avoir satisfait mon estomac, il me prit envie de satisfaire ma curiosité ; et

conséquence je me levai et j'allais me disposer à errer de côté et d'autre afin de m'instruire sur les lois et coutumes des peuples singuliers que je venais de découvrir, lorsque mon effrayante garde, qui s'était absentée pour faire une espèce de toilette, revint et me prit familièrement le bras comme pour m'accompagner. — Que faites-vous, lui dis-je, n'avez-vous donc pas peur des mauvaises langues ? — Oh ! répondit-elle, nous n'avons pas ici de mauvaises langues : c'est bien assez du mal qu'on voit sans encore en inventer et en répandre d'imaginaire. — Dieu ! m'écriai-je, que les gens de la lune sont sages et doivent être heureux sans médiancée !

Voyant que ma charmante lunatique avait pris son parti et que d'ailleurs elle ne manquait pas d'esprit, je me mis courageusement en route, ma verte Dulcinée au bras. Je me laissais conduire. Elle m'emmena d'abord sur le haut d'une colline d'où nous pouvions voir tout ce qui se passait dans la belle plaine qui s'étendait à nos pieds.

Mon *cicerone* femelle ne fit bientôt remarquer une multitude d'habitations que j'eus beaucoup de peine à reconnaître pour des maisons à cause de leur forme si différente des nôtres. D'abord comme à la lune il ne pleut jamais, les maisons n'ont pas de toit, ce qui permet de savoir aisément les affaires des voisins ; aussi tous les indiscrets, les vieilles commères et les petits esprits vont-ils passer leurs instants de loisir au haut des clochers de la ville afin d'y jouir de la vue délectable de ce qui se passe au sein des familles et d'être ainsi facilement au fait des scandales privés. Il n'y a pas assez de clochers pour tout le monde ; il s'en construit un nombre considérable : un jour viendra où dans la lune chacun aura son clocher. Ensuite ces maisons n'ont pas de fenêtres donnant sur la rue, ce qui est fort gênant pour les demoiselles qui n'y peuvent ainsi faire les doux yeux à leurs préférés ni passer les journées à s'y mettre en exhibition, ou à s'y moquer des passans. Cependant les jeunes gens n'en sont point fâchés vu que leurs belles, qui ne peuvent se mettre à la fenêtre se voient forcées de descendre à la porte où elles passent une bonne partie de leur tems à écouter de jolis riens et à répondre d'ingénieuses *ladaises*.

Au milieu des rues circulaient d'innombrables piétons de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs et de tous les sexes. J'appris qu'il n'y avait ni comptoirs, ni boutiques, ni magasins. Chacun sort de chez soi sitôt qu'il est levé et qu'il a déjeuné et s'en va colporter divers objets de son travail qu'il échange contre ceux dont il a besoin. On voit donc qu'ainsi l'on ne s'y sert point d'argent ni de ces banques qui vous vendent bien cher pour des piastres des chiffons où sont imprimés des noms qui ne valent pas grand chose. Les gens de la lune sont délivrés aussi de cette troupe d'êtres trompeurs, audacieux, tumultueux qu'on nomme ici-bas commis. Economie patente pour les patrons qui savent ainsi s'en passer. Il ne se fait point de crédit ensorte que nctaires et avocats y créeraient de faim ; il n'y a point de voleurs : donc on voit bien qu'on n'y trouve ni bourreaux, ni juges, ni sheriffs ni huissiers et cependant, chose étonnante, il y a de la police ! mais ce qui contribue surtout à maintenir la paix et la tranquillité publiques, c'est que l'on n'y voit point cette terrible engeance de clercs saineants et oisifs qui semblent profondément plongés dans de sérieuses études et qui ne rêvent qu'aux diverses espiègleries au moyen desquelles ils pourraient troubler le repos du quartier, rendre amer à l'habitant des campagnes le séjour de la ville, jeter de l'eau sur quelque rieux magistrat ou du feu au cœur de quelque jeune voisine.

Je demandai à ma complaisante conductrice de quelle manière la jeunesse passait son temps. Je fus fort étonné quand elle m'apprit qu'à la lune les jeunes gens pourraient se divertir sans fumer et sans s'enivrer ; que le chant, la danse et la conversation y étaient des distractions suffisantes.—Dans cette ville, me dit-elle, il est une loi fort sage qui n'existe pas dans une autre qui n'est pas fort éloignée d'ici et dont elle aurait fort besoin : il n'est permis qu'aux gens riches et qu'à ceux qui ont vraiment l'oreille et la voix justes d'apprendre la musique ; de sorte que nous ne sommes pas exposés comme chez nos voisins à cet écorchant tintamarre dont le tympan est si péniblement affligé. Si vous alliez voir cette ville, continua-t-elle, vous seriez vraiment désagréablement surpris et assourdi du bruit singulier qui s'y fait. Dans des maisons où il est fort douteux qu'il y ait du pain, vous entendez quelque voix rauque miauler une hymne d'amour accompagnée d'un pincement de guitare que vous prendriez pour les soubresauts d'un chat pris à un chassis grillé. Ailleurs vous verriez un salon au milieu duquel une beauté au cou de cygne semble boxer son piano avec furie et se tourmenter la gorge pour en tirer de rebelles triples-croches des didzès récalcitrants et des bémols rétifs, à la grande admiration de quelque niais aspirant qui roule de gros yeux, se pâme, bat la mesure à contresens avec sa canne et sa tête et applaudit de toute la force de ses pieds pour montrer qu'il est musicien dans l'âme.

J'interrompis ici sa langue un peu trop éveillée pour lui demander ce que c'était que ces gens dont les épaules étaient garnies d'ailes qu'ils déployaient, battaient secouaient, au moyen desquelles ils faisaient la roue et se donnaient des airs singuliers et si ridicules. — Ce sont, me dit-elle tout bas à l'oreille, les employés de notre gouvernement qui portent cette marque distinctive afin peut-être d'indiquer qu'ils veillent sans-cesse à notre salut, à l'exemple des oies qui sauverent le Capitole en se sauvant au moindre bruit. Le peuple de la lune, toujours mécontent, n'aime point ces distinctions, aussi prétend-il que les puissants ne portent des ailes qu'afin de mieux voler, qu'il faudrait les leur couper pour les apprivoiser et qu'on doit les traiter en dindons, qu'on étrangle aussitôt qu'ils sont trop gras.

Mais, chers lecteurs, j'ai encore tant de choses à vous dire et il me reste si peu de place dans ce numéro que je vais remettre à ma prochaine feuille la continuation de mon récit, pourvu que j'aie le bonheur de ne le point oublier.

A propos d'oubli, je crois n'avoir pas mentionné le vêtement usité dans la lune ; je vous dirai donc en attendant mieux, qu'on s'y habille à peu près comme par ici, avec cette seule différence que quoique la mode générale y soit, pour les dames, de s'y couvrir de robes, il en est néanmoins beaucoup qui ne se gênent point de porter les culottes.

Donc, espérez et patientez.

[A continuer.]

— Mr. Coq-crâne a eu le front d'accepter la charge de juge. Allons, allons, il est plus avocat que je ne pensais.

* A. B. R. est inadmissible pour cinq raisons. 1^o Il ne donne pas son nom. 2^o Son article est calomnieux ; (s'il n'était que médisant, passe.) 3^o Il n'a pas d'esprit. 4^o Je n'ai plus de place. 5^o . . . mais la première suffisait.